Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle

Patrick Gautier Dalché

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/687>

DOI : 10.4000/ashp.687

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 142-147

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Patrick Gautier Dalché, « Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.687>

LES REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE EN OCCIDENT DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE AU XVI^e SIÈCLE

Directeur d'études : M. Patrick GAUTIER DALCHÉ

Programme de l'année 2007-2008. I. *La réception antique de la Géographie de Ptolémée*. — II. *Les antipodes au Moyen Âge (II)*. — III. *Travaux récents sur les représentations médiévales de l'espace*.

I. *La réception antique de la Géographie de Ptolémée*

La réception tardo-antique de la *Géographie* de Ptolémée se résume à quelques noms dont certains sans date très sûre.

On est fondé à conjindre et à généraliser les deux témoignages de Pappos (dont la *Χωρογραφία οἰκουμένης* n'est qu'indirectement connue par l'*ΑΣΧΑΡΗΑΣ* attribuée de façon conjecturale à Ananias de Širak, savant arménien actif au début du VII^e siècle) et de Théon, qui mentionne la *Géographie* dans son *Grand commentaire* aux *Tables faciles* : à Alexandrie même, au IV^e siècle, l'œuvre de Ptolémée était disponible sous une forme associant le texte et la cartographie. Mais, dans un tel cadre scolaire, elle était utilisée à des fins purement astronomiques ; les aspects « géographiques », la description de l'œcumène et la réflexion sur les modes de sa représentation ne paraissent pas avoir stimulé le recueil de données nouvelles ni suscité de débat. La *Géographie* était devenue un ouvrage de consultation courante, mais sa spécificité dans le domaine de la représentation du monde n'était sans doute pas ce qui intéressait le plus les maîtres alexandrins.

Par de nombreux et indéniables parallèles, les *Res gestae* d'Ammien Marcellin sont le seul texte latin qui montre une influence de la *Géographie*. Ce sont des séquences de toponymes semblables qui apparaissent surtout dans les descriptions du Pont (22, 8) et de l'Empire perse (23, 6). Qu'Ammien ait connu l'œuvre du géographe de façon directe ou, plus probablement, indirecte, celle-ci fut utilisée exclusivement comme un réservoir de notices dans lesquelles puiser des renseignements précis : des indications topographiques et des noms de fleuves, de cités et de peuples. Rien n'indique que l'historien ait consulté des cartes ptoléméennes. Les coordonnées et leurs méthodes de calcul empirique ou scientifique, les procédés pour représenter la sphère en plan, le tableau d'ensemble de l'œcumène quadrillée par un réseau de lignes astronomiquement déterminées : aucun de ces éléments constitutifs de la *Géographie* n'apparaît dans les *Res gestae*, dont la représentation de l'espace est essentiellement littéraire et descriptive.

Une autre forme de recours à la *Géographie* est représentée par Marcien d'Héraclée, de date indéterminée entre le III^e et le V^e siècle, dont le périple de la mer extérieure reproduit la succession des points pour lesquels Ptolémée indiquait des coordonnées,

mais en remplaçant celles-ci par des mesures en stades. Son objet n'est nullement de corriger ou d'améliorer les coordonnées ou les cartes du « divin Ptolémée », mais de transformer les renseignements de celui-ci en mesures itinéraires calculées à partir des cartes et de la valeur moyenne en stades du degré de longitude à une latitude donnée, ou bien même des seules estimations empiriques. Le périple est au service d'une géographie d'ensemble de l'œcumène où la mesure est privilégiée comme garante de la valeur du tableau et, par là, le projet ptoléméen est totalement subverti. La précision de la figure d'ensemble de la terre que Ptolémée demandait au réseau des coordonnées, en extrayant par la critique à partir de mesures itinéraires confuses et contradictoires des résultats d'apparence objective et d'aspect mathématique, cette précision est désormais acquise en revenant au point de départ : les coordonnées sont la condition de la valeur des mesures itinéraires.

Aux VI^e et VII^e siècles, trois textes attestent l'utilisation de la *Géographie* dans un même contexte chrétien. Une chronique transmise dans une compilation arménienne et attribuée à Zacharie de Mytilène († avant 533 – la tradition est trop complexe pour être abordée ici) offre un σκάρτιφος de l'œcumène qui résume la partie descriptive des livres II à VII de la *Géographie*, ajoute des renseignements sur des régions et des peuples proches de l'Arménie et s'achève sur le récit d'activités missionnaires chez les « Huns », au-delà des portes Caspiennes. Le but de ce tableau est clairement de justifier la mission. Dans son *De opificio mundi*, Jean Philopon utilise la *Géographie* dont il a une connaissance précise dans une intention polémique contre les partisans de Théodore de Mopsueste tenants de l'exégèse littérale. Quant à Jacques d'Édesse, son *Hexaméron* montre qu'il disposa de matériaux d'origine ptoléméenne, vraisemblablement munis de cartes, plutôt que de la *Géographie* elle-même. L'organisation de la matière en catégories d'êtres géographiques, peut-être déjà présente dans les documents qu'il utilisa, favorisait le discours providentiel à propos de l'espace de l'habitation humaine. Ils permettaient en outre de fonder scientifiquement une limitation radicale de l'extension spatiale de l'œcumène, grâce au concept de *terra incognita*.

En Italie, vers la fin du premier tiers du VI^e siècle, les *Getica* de Jordanès et les *Institutiones* de Cassiodore attestent qu'on disposait de la *Géographie*. La *quaestio vexata* des rapports entre les *Getica* et l'*Histoire des Goths* perdue de Cassiodore n'a pas à être abordée ici¹. Il suffit de noter que la description de l'île de Scandza, origine des envahisseurs, fait référence à la *Géographie* dans une recension ancienne, proche de l'archétype, bien que l'image des espaces septentrionaux des *Getica* ne soit pas ptoléméenne. Une telle référence isolée apportait une garantie d'authenticité à la recherche des origines des Goths. La *Géographie* fut donc avant tout pour Cassiodore une œuvre prouvant auprès de ses lecteurs l'origine de peuples lointains. Cette conception est conforme à ce que nous apprennent d'ailleurs les *Institutiones*. Il y conseille aux moines de Vivarium la lecture de la *Géographie* qui apportera l'illusion du voyage en esprit à travers les vastes espaces du monde. La carte, pour Ptolémée, était un substitut de l'expérience directe impossible ou difficile, ce que Cassiodore transpose dans le contexte intellectuel et moral fort différent de la stabilité monastique. Substitut du

1. Voir P. Gautier Dalché, « Cassiodore, Jordanès et les *Getica* », *Revue d'histoire des textes*, nouvelle série, 4 (2009), p. 277-287.

voyage pour des moines et recueil où abondent les noms de lieux : cette vision et cet emploi de la *Géographie* sont encore une fois en contradiction avec les intentions de son auteur. Les « raisons mathématiques » (μαθήματα) qui, pour l'Alexandrin, étaient le seul fondement légitime de la représentation cartographique et devaient se substituer à l'impossible voyage, ont perdu toute valeur opératoire dans la constitution du savoir géographique et ne sont plus que la garantie extérieure, sans doute incomprise, de la complétude et de la précision de l'image du monde.

La *Géographie* a été lue plus largement que ne le laisserait penser le petit nombre d'auteurs qui en ont fait un usage explicite. Qu'elle ait été aisément disponible à Alexandrie est évident : c'est là que Pappos en fit un abrégé, c'est là sans doute que Zacharie de Mytilène, Jean Philopon et Jacques d'Édesse en prirent connaissance, peut-être d'ailleurs par le moyen de cet abrégé. Mais le texte fut certainement travaillé en d'autres lieux. Cassiodore, vers le deuxième quart du VI^e siècle, put en prendre connaissance en Italie, à Rome ou à Ravenne. Mais, à la charnière de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, la *Géographie* restait ce qu'elle avait presque toujours été : une œuvre admirée et relativement incomprise selon sa nature propre ; en tout cas presque toujours utilisée à rebours des intentions aujourd'hui jugées « scientifiques » de son auteur. Qu'on l'utilisât comme moyen d'élaboration d'une image du monde entièrement fondée sur les mesures itinéraires, qu'on en fit la matière d'épitomés cosmographiques ou qu'on la fit servir une vision providentielle de la Création, l'effort immense de l'Alexandrin n'entraîna nullement chez ses successeurs une attitude critique destinée à en compléter, à en améliorer ou à en modifier les résultats, et cela tant dans le domaine de la détermination des coordonnées que dans celui des modes de représentation cartographique. Outre l'évolution générale de la géographie dans un sens purement descriptif opposé au projet ptoléméen, il y a sans doute à cela une raison tenant à la nature même de son image du monde. Par la clôture qu'elle opérait des océans renfermés dans une seule masse terrestre bordée par des régions inconnues, elle était en contradiction avec la très ancienne image de l'œcumène bordée par un océan circulaire, d'ailleurs destinée à perdurer aussi bien à Byzance que dans l'Occident médiéval.

II. Les antipodes au Moyen Âge (II)

Dans la suite du thème abordé l'année précédente où l'on a montré que, de l'époque carolingienne au XII^e siècle, la question de l'existence des antipodes a suscité d'intenses discussions et polémiques (voir *Annuaire*, 2006-2007, p. 119-122), on a étudié un petit nombre de textes de la deuxième moitié du XII^e et du XIII^e siècle, l'abondance de la documentation contraignant à un choix sévère destiné à ne dégager que les grands traits de l'évolution.

Des textes de la deuxième moitié du XII^e et du début du XIII^e siècle émanant de l'aire culturelle Plantagenêt (notamment Giraud de Cambrie, *Itinerarium Kambriae* ; Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*) évoquent les antipodes selon une thématique commune : des hommes de notre monde séjournent chez des nains vertueux, vivant dans un monde souterrain où les saisons sont inversées. Toujours dans ce milieu, la légende situe Arthur chez les antipodes, après son ultime défaite (Étienne de Rouen,

Draco Normannicus), ou l'associe aux nains antipodes (Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*). Quelles que soient les motivations précises de chaque auteur, dans le cadre plus général de l'intérêt des intellectuels du monde Plantagenêt pour la culture « populaire », cette association d'un thème scientifique avec des notions d'origine « folklorique » peut être interprétée comme une façon de repousser dans le domaine de la « fabula » et des croyances populaires un thème qui, tout au long du XII^e siècle, avait rencontré l'opposition des théologiens.

Au XIII^e siècle, à la suite du développement des universités, la question des antipodes fut de plus en plus argumentée dans les discussions des naturalistes et des théologiens. Le dominicain Roland de Crémone, formé à Paris et à Bologne, dans sa *Summa theologia* composée sous la forme de la *quaestio* (vers 1230) tente de leur répondre en accueillant favorablement les notions émanant des sciences profanes, notamment l'astronomie, pour marquer leur accord avec la théologie, tout en montrant les limites. C'est le cas des antipodes mentionnés à propos de la mesure de la circonférence terrestre. Il expose la méthode de l'observation du temps de l'éclipse en deux lieux différentes pour mesurer la différence de longitude en prenant l'exemple de Tolède et du Mont Cassin, et à cette occasion renverse l'ordre habituel de la démonstration pour clore définitivement le débat : des hommes ne pouvant exister *inferius* malgré les affirmations de certains, il n'est pas nécessaire de conclure que cette partie inférieure de la sphère émerge des eaux comme la partie supérieure que nous habitons, ce qui est *contra naturam*.

Lors d'une dispute qui eut lieu en 1238 à Brescia, Roland de Crémone l'emporta sur Théodore d'Antioche à propos de l'éternité du monde et de l'immortalité de l'âme. Il est d'autant plus intéressant de mettre en parallèle cette fin de non-recevoir sur les antipodes avec la position d'un autre familier de Frédéric II, Michel Scot. Dans son *Liber introductorius*, ce dernier affirme de façon ambiguë que la zone tempérée australe, bien que parfaitement habitable, n'est pas habitée pour autant qu'on le sache *veraciter*. En réalité, l'astrologue de Frédéric II tient qu'elle est habitée par des hommes, en associant deux *raisons* : d'une part la finalité nécessaire de la création divine, d'autre part la migration des âmes d'une zone à l'autre, thème emprunté à Avicenne. Comme souvent dans ce type de raisonnement, l'exemple de ceux qui sont considérés comme antipodes *longitudinaux* (les Chaldéens par rapport à nous) est appelé pour justifier une conclusion explicitement valable pour les véritables antipodes *méridionaux*. Ce paralogisme ne résulte ni d'une faiblesse involontaire, ni d'une confusion : c'est un argument *ad hoc* destiné à confondre l'adversaire grâce à l'imprécision des notions sur ce point.

Mais le traitement le plus détaillé et le plus argumenté de la question des antipodes est dû à Albert le Grand. C'est dans son *De natura loci* qu'il aborde cette « *quaestio gravis* », prenant fermement parti pour leur existence effective, « *ab aequinoctiali usque in polum australem* ». Pour cela, il mobilise tous les arguments et les faits disponibles : l'astronomie avec le cours du soleil, la philosophie élémentaire avec les rapports entre le froid, le chaud et leur nécessaire tempérament, les « *regum experimenta* » enfin avec les témoignages d'explorations antiques vers la zone torride réputée infranchissable. Le fond de la conclusion d'Albert le Grand, selon qui la zone tempérée australe est habitable « et peut-être plus que la nôtre » et la zone torride l'est

en effet à certains moments, rendant possible le passage vers l'hémisphère austral, consiste dans l'appréciation mesurée des contraintes de la théorie et des possibilités offertes par la multiplicité des expériences : « sed mirum videtur, si undique sint tam inaccessibiles, ut nunquam possint transiri. Vnde in omnibus his credo verius esse, quod difficilis sit transitus et non impossibilis » (à propos des obstacles supposés de la zone torride, montagnes d'aimant, marais, déserts de sable). – On a sur ce point identifié une source d'Albert qui ressortit au premier thème abordé cette année : à propos des deux genres d'Éthiopiens vivant au tropique du Cancer et au tropique du Capricorne (*De nat. loci* I, 7), il cite « quendam poetam, cuius nomen est Karites, qui Karites inducit Homerum dicentem... » Karites, c'est Cratès de Mallos, le philosophe stoïcien commentateur d'Homère, responsable de la théorie de la division de la sphère en quatre parties émergées séparées par un océan équatorial et un méridien – image popularisée au Moyen Âge par le *Commentaire au Songe de Scipion* de Macrobie ; et l'ensemble de la citation provient de la traduction latine par Gérard de Crémone de l'*Introduction aux Phénomènes* de Geminus (XVI, 27).

On pourrait poursuivre l'étude des spéculations cosmographiques sur les antipodes chez de nombreux autres auteurs tout au long du XIII^e et du XIV^e siècle. Les arguments ne se renouvellent guère. Ce que l'on constate, c'est l'affirmation constante de la possibilité de leur existence, mais dans des discussions qui restent toujours pour l'essentiel problématiques. Sans s'attacher exclusivement au même thème, on examinera dans le courant de l'année 2008-2009 quelques textes du XV^e siècle émanant de milieux d'Italie du Nord marqués par l'« averroïsme », où l'existence effective des antipodes sera suggérée ou affirmée de façon encore plus nette. Il paraît clair que ces discussions théoriques ont accompagné la conscience croissante, en Occident, d'un vaste espace à conquérir.

III. Travaux récents sur les représentations médiévales de l'espace

Des parutions plus ou moins récentes ont été examinées au cours de l'année selon les intérêts des participants à la conférence (master, thèse), en étudiant de façon critique présumés historiographiques et méthodes.

Plusieurs travaux touchant les notions d'« altérité », de « monstruosité » et d'« étrangeté », ou orientés selon la problématique des « postcolonial studies » ont été analysés en détail :

— M. Bridges, « Discours du réel, discours de l'imaginaire : cours et étendues d'eau dans la *Descriptio Britanniae* médiévale », dans *Sources et fontaines du Moyen Âge à l'âge baroque*, Paris, 1998, p. 13-30 ;

— A. Hiatt, « Mapping of the ends of empire », dans *Postcolonial approaches to the European Middle Ages. Translating cultures*, Cambridge, 2005, p. 48-76.

— M. Münkler, « Experiencing strangeness. Monstrous people on the edges of the earth as depicted on medieval mappae mundi », *The medieval history journal*, 5 (2002), p. 195-222 ;

— F. Michelet, *Creation migration and conquest. Imaginary geography and sense of space in old english literature*, Oxford - New York, 2006.

À des degrés divers, ils illustrent excellemment une tendance de l'historiographie actuelle sur ces questions : souvent fondés sur une information partielle, ils ont la particularité de retrouver dans une documentation parfois analysée avec soin et compétence, comme dans le cas du dernier ouvrage mentionné, une simple confirmation des concepts – ou plutôt des généralités – posés en ouverture.

Ont été en outre confrontées deux études portant sur la perception du monde des membres de communautés monastiques. L'une, générale, après référence aux opinions de Michel Foucault, énumère trois expressions de l'espace monastique : « espace du pouvoir », « espace du discours », « espace et mémoire » (A. Sennis, « Narrating places: memory and space in medieval monastery », dans *People and space in the Middle Ages, 300-1300*, Turnhout, 2006, p. 275-294). L'autre, à partir des textes émanant du monastère de l'île d'Iona en Écosse, reconstruit la façon dont les moines vivaient leur situation à l'extrémité de la chrétienté par rapport aux deux points centraux qu'étaient Jérusalem et Rome, leur permettant ainsi de penser que la prophétie des *Actes des apôtres* (1, 8) était en train de se réaliser. L'auteur a conscience de la faiblesse intrinsèque de ce type de reconstruction ; c'est pourquoi il en vérifie la valeur en comparant les résultats avec la géographie de l'*Historia ecclesiastica* de Bède, qui les confirme. C'est une leçon de méthode (T. O'Loughlin, « Living in the Ocean », dans *Studies in the cult of saint Colomba*, Dublin, 1997, p. 11-23).

Enfin, la présentation d'un ouvrage sur la mappemonde d'Ebstorf, (fin du XIII^e siècle ou même début du XIV^e siècle) qui s'attache à juste titre aux conditions concrètes de sa réalisation plutôt qu'à la répétition de notions bien connues – et partielles – sur sa signification symbolique, a permis d'analyser en détail une image schématique des provinces franciscaines signalée par l'auteur sans qu'il en mesure toutes les importantes significations (Jürgen Wilke, *Die Ebstorfer Weltkarte*, Bielefeld, Verlag für Regionalgeschichte, 2001 [Veröffentlichungen des Instituts für historische Landesforschung der Universität Göttingen, 39], 2 vol.). Ce n'est pas une représentation de l'œcumène en tant que telle, mais celle d'une œcumène purement franciscaine, enserrée dans un cercle qui, dans la cartographie médiévale, signifie habituellement le monde habité tout entier. Le choix d'un tel signe démontre graphiquement l'ambition de l'ordre : couvrir l'ensemble du monde du réseau de ses institutions, et la conscience affinée que ses membres en possèdent.